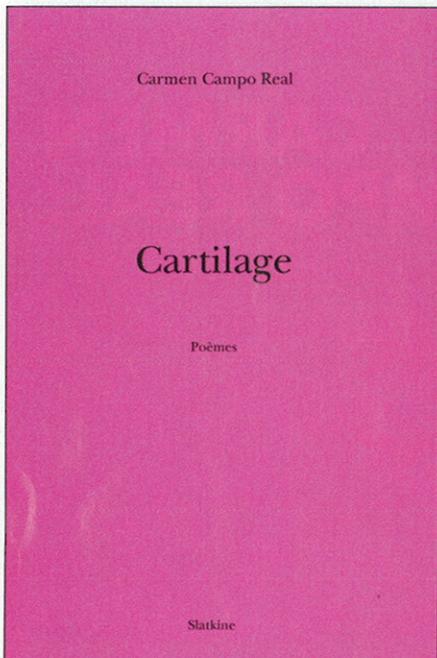


**CARMEN
CAMPO REAL:**
«CHEZ MÈRE TERESA,
J'AI PLUS REÇU
QUE DONNÉ»



Pendant dix ans, la journaliste Carmen Campo Real, aujourd'hui installée à Genève, a fait des allers-retours entre les moujros de Mère Teresa en Inde et l'univers glamour des magazines pour lesquels elle écrivait. Elle raconte cette expérience dans son deuxième recueil de poèmes, *Cartilage* (éd. Slatkine). Rencontre.

(Suite en page IV)



CARMEN CAMPO REAL: «CHEZ MÈRE TERESA, J'AI PLUS REÇU QUE DONNÉ»

pour faire voyager mon âme et comprendre. Je suis ensuite revenue à Calcutta, mais dans un autre centre, situé dans un bidonville. Le centre était complètement différent, très grand. C'était étrange, un peu comme un décor de cinéma au milieu du bidonville. J'allais dans les gares pour essayer de récupérer des enfants drogués et les ramener au centre. Là encore, quand je suis arrivée, on m'a donné un tablier et je me suis mise à laver: les lieux, les draps, mais aussi les personnes. Au début de mes séjours, j'ai été frappée par le contraste entre la réglementation, l'encadrement qui régnaient dans les centres et l'anonymat. Il y avait des bénévoles du monde entier qui faisaient la queue pour s'inscrire, mais on ne leur demandait rien, il n'y avait pas de contrat. On part quand on veut. On est dépersonnalisé.

Vous le regrettez? Non. Mais il faut du temps pour comprendre. Le message de Mère Teresa était: on aide si on peut, sinon ce n'est pas si grave. Cette expérience des centres de Mère Teresa m'a appris à être philosophe et – comme elle – pragmatique. Je me souviens d'avoir été choquée quand je voyais des hordes de touristes, tous les vendredis, venir prendre des photos des malades. Mais Mère Teresa voyait que cet argent donné par les visiteurs permettait d'avoir davantage de lits et d'aider plus de personnes.

L'avez-vous rencontrée? Brièvement. On la voyait très tôt le matin, au centre de Kalighat. Je me souviens surtout de ses yeux incroyablement pétillants.

Comment faisiez-vous, après vos séjours, pour renouer avec votre vie de journaliste, à Vogue notamment? C'était très difficile. Quand je rentrais, je voulais repartir, car je ne trouvais plus ma place. J'étais écartelée entre la souffrance en Inde et les paillettes de mon métier. Tout était très embrouillé. Avec les années, j'ai appris à faire cohabiter ces deux aspects de ma vie.

Vous avez mis plusieurs années avant d'écrire ce recueil de poèmes. Pourquoi? Peut-être que j'avais besoin de digérer tout ça. Il m'a aussi fallu du temps pour comprendre que j'avais plus reçu que donné. Ce recueil est plus doux que mon précédent, mais il a été plus difficile à écrire, car je parlais de moi.

Quel est le souvenir le plus fort que vous gardez de cette expérience en Inde? Avoir vu quelqu'un mourir avec le sourire.

Propos recueillis par **ODILE HABEL**

(Suite de la page III)

Pourquoi part-on, à 20 ans, chez Mère Teresa? Je viens d'une famille très cosmopolite et j'ai toujours beaucoup voyagé avec mes parents. J'ai toujours eu un côté globe-trotter. A 20 ans, je voulais aller en Inde pour voir et aider les autres. J'ai commencé à travailler au centre de Kalighat, à Calcutta. C'était très petit, une soixantaine de lits environ, et ce n'était rien d'autre qu'un mouiroir. C'était très dur, on était constamment confronté à la mort. Je croyais être préparée à la complexité de l'Inde, car j'avais lu et emporté plusieurs livres avec moi, parmi lesquels *Un garçon convenable* de Seth Vikram, mais j'étais préparée intellectuellement et non pas dans mon âme.

Quels sont vos premiers souvenirs de Kalighat? Probablement cette première phrase qu'on vous assène: «On n'a pas besoin de toi»; ensuite, le tablier. On vous met un tablier et vous nettoyez. Encore et toujours. C'est un travail de purge de l'âme qui se fait avec ces dizaines et dizaines de draps que vous lavez.

Vous avez ensuite travaillé dans d'autres centres de Mère Teresa... Je suis arrivée en Inde avec toutes mes idées, mais peu à peu j'ai senti que la dépression s'installait. J'ai quitté Calcutta

Berceuse charitable et farouche
De la pluie émane d'étranges variations
Cyclone caoutchouc aux lumières blanches
Compilations cataclysmes, talentueuses vibrations.

Gigantesque bourrasque chamboule l'écosystème
Millefeuille sonore, expérimentation onirique
Anomalie climatique, imprécation boulimique
L'odyssée mélodique est une peine.

Poème extrait de *Cartilage*